

Mes lectures

Sylvain Trudel

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31983ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, S. (1991). Mes lectures. *Liberté*, 33(1), 81–86.

SYLVAIN TRUDEL

MES LECTURES

L'écriture occupe une place importante dans ma vie, mais ça ne fait pas de moi un très grand lecteur. Pour être plus précis, disons que je lis, mais peu de romans, ce qui est sûrement paradoxal pour quelqu'un qui passe le plus clair de son temps à en écrire.

Comment expliquer cela? Premièrement, je suis légèrement enclin à la paresse. J'aime bien ne rien faire, errer, ce qui est impardonnable, je sais. Ensuite, je suis un peu comme un franciscain, c'est-à-dire que chez moi, il y a primauté de l'action sur la recherche intellectuelle. Il me faut bouger; je suis un gars du dehors, fou de randonnées pédestres, d'ornithologie, de voyages... Bref, je pense être un promeneur contemplatif. Plus d'une fois j'ai préféré partir en balade plutôt que de lire ou d'étudier.

Il y a aussi cette hantise que j'ai de devenir aveugle (quand j'étais petit, je fixais souvent le soleil durant de longues minutes et, depuis, ma vue ne cesse de baisser). Cette peur me pousse hors de la maison, car je veux «tout voir», au cas où mes yeux me laisseraient tomber à un âge peu avancé.

À tout cela, il faut ajouter un manque de connaissances (ou doit-on dire manque de culture?) qui m'empêche pour le moment de jouir de plusieurs grands classiques.

Malgré tout, il ne faut pas conclure que je déteste la lecture! Bien au contraire, je suis aux anges lorsque je plonge dans un livre qui me captive.

J'entends souvent dire, à propos de la littérature, que ce qui compte c'est «la façon de dire». Je ne suis pas tout à fait d'accord. Le style, pour moi, a son importance, mais il n'est pas tout. À la limite, je préfère un gros paquet d'émotions en forme de crachat, mais qui bouleverse par sa gravité, plutôt qu'une œuvre au style flamboyant, mais creuse comme un lapin de Pâques. Comme tout le monde, j'ai besoin de l'art dans ma vie, mais pas à n'importe quel prix. Je suis sensible, bien sûr, à «l'art de dire les choses», mais si les choses dites sont insipides, j'aime autant me passer de cet art.

Mais l'équilibre parfait entre «art» et... heu! «substance» existe. Je le sais, car je l'ai rencontré dans *La Mort de Marlon Brando*, de Pierre Gobeil. Un roman sans faille à mes yeux, plein de sensibilité et d'émotions, écrit dans un style que je trouve admirable (et pertinent). Pour avoir moi-même déjà confié la narration à un enfant, je sais les pièges inhérents à une telle entreprise et, contrairement à moi, M. Gobeil les a tous évités. Chapeau!

D'autres romans «parfaits» me viennent à l'esprit. Je pense au fabuleux *Don Quichotte* que j'ai reçu en cadeau et que j'ai dévoré (j'irais presque jusqu'à apprendre l'espagnol uniquement pour le lire dans sa version originale). Je pense aussi à *Gatsby le magnifique* de Fitzgerald et au *Lion* de Kessel qui m'ont beaucoup plu, mais qui ne vibrent pas aussi intensément dans ma mémoire que les deux œuvres citées précédemment.

La littérature est, je crois, le meilleur outil pour explorer l'âme humaine (est-ce que je défonce des portes ouvertes?). Parmi les écrivains que j'ai pu lire, celui qui a poussé cette exploration jusqu'en ses confins est, à mon humble avis, Dalton Trumbo. *Johnny s'en va-t-en guerre* demeure le livre qui m'a le plus bouleversé. Ce roman dénonce féroce ce qui me fait le plus vomir en ce monde: la guerre. J'admire ce superbe parti pris pour l'humain et l'extraordinaire audace d'avoir confié la narration à un

soldat blessé. Ce dernier revient à lui dans un hôpital en se rendant compte que le souffle d'une explosion a emporté ses jambes, ses bras, sa bouche, son nez, ses yeux, ses oreilles; il ne lui reste plus que son cerveau, son tronc et son sexe. Comment oublier cette scène où une infirmière, le 25 décembre, trace sur la poitrine de Johnny, avec ses doigts, les lettres formant les mots *Joyeux Noël*?

D'autres ont magnifiquement parlé de l'absurdité de la guerre. Je pense ici à Boris Vian et à ses *Fourmis* dont j'ai savouré le mordant.

Mais il n'y a pas que la guerre dans la vie, il y a aussi l'amour. Henri-Pierre Roché a écrit sur ce thème, et son roman *Jules et Jim* m'a laissé une forte impression. J'aime la jeunesse qui baigne ces pages et la sobriété du style (on ne croirait pas qu'il s'agit d'un premier roman écrit par un auteur âgé de plus de soixante-dix printemps). Je me souviens d'avoir été estomaqué par la franchise et la dignité avec lesquelles les personnages vivent leurs amours. Peut-être parce que dans mes amours à moi, ces belles qualités m'ont parfois fait cruellement défaut?

Il m'est impossible de penser au thème de l'amour sans penser à Véra Pollak. *Rose-Rouge* et *Nuit en solo*, ses deux romans, ne peuvent avoir été écrits que par une personne sincèrement amoureuse, à en juger par la belle obstination avec laquelle le passé et le présent (et les êtres) sont questionnés. Et il en faut beaucoup de la tendresse, n'est-ce pas? Sans elle, comment comprendre ces amas de paradoxes que nous sommes? Les personnages féminins de Mme Pollak, par leur passion, effraient ce garçon peureux que je suis parfois. Mais je leur en suis reconnaissant, car j'ai besoin qu'on me remue.

Ces examens rétrospectifs me plaisent beaucoup lorsqu'ils sont menés intelligemment comme chez Mme Pollak, ou comme chez Milan Kundera dans *L'insoutenable légèreté de l'être*.

Les petits mecs qui ont peur de la tendresse et de la

sensualité liron, pour se déniaiser, *L'Œil du délire*, recueil de nouvelles de Danielle Roger. Je ne sais trop comment parler de ce livre aux atmosphères si subtiles, car mes mots ont de trop gros sabots. Les univers de Mme Roger sont uniques; ils me rappellent cette réverbération tremblotante de la chaleur au-dessus des terres brûlées par le soleil.

Il y a aussi le *Kama Sutra* qui explique pas mal de choses au sujet de l'amour, sous bien des angles, dans un style frôlant parfois l'hilarité. Ne dit-on pas que «certains peuples d'Occident pratiquent le congrès anal?»

Avant que l'amour n'entre dans ma vie, je fréquentais une polyvalente que rien ne semblait distinguer d'une usine de vulcanisation de pneus. Heureusement, la bibliothèque de l'école était assez bien garnie. Ce fut la période de ma vie où j'ai peut-être le plus lu. Je lisais beaucoup de théâtre, parce qu'à l'époque j'essayais d'en écrire. Je me souviens d'avoir lu avec énormément d'intérêt Michel Tremblay, Jean Barbeau, Jacques Languirand. C'est à cette époque que j'ai découvert Claude Gauvreau (grâce à mon cousin Jean), et j'étais fou de ses *Poèmes de détention* écrits à l'hôpital, je pense. Avec des amis, j'ai failli monter une de ses pièces, *Les oranges sont vertes*, si ma mémoire est bonne. Quel massacre nous aurions fait!

J'adore cette période de ma vie. Je me rappelle avoir attrapé un virus qui m'avait poussé à lire frénétiquement tout ce qui sortait de la plume de Gilles Vigneault. Un formidable *trip*, j'en ai encore des frissons. Un été, je suis même passé par Natashquan, sur le pouce et en bateau, avec mon grand copain Luc. Malheureusement, M. Vigneault n'était pas là, mais nous avons vu Jack Monoloy, Zidor le prospecteur, Bébé la guitare...

J'ai lu aussi Félix Leclerc, son *Petit Livre bleu* et ses chansons. Mais, avec les années, je me suis éloigné des univers de Leclerc et de Vigneault. Aujourd'hui, il y a un seul chanteur qui peut me mener où il veut par le bout du nez, et c'est Richard Desjardins (peut-être irai-je en pèlerinage

dans son Abitibi natal?). On dit que la chanson est un art mineur, mais je refuse cette idée dans le cas de M. Desjardins. Et je suis bien content que VLB ait décidé de publier ses textes. M. Desjardins ne le sait pas, mais il m'a causé bien des soucis. Dernièrement, je me suis dit: «Pourquoi continuer à écrire, maintenant que Richard Desjardins a dit tout ce que je rêvais de dire, et d'une manière superbe qui me sera à jamais inatteignable?»

Ah! Les voyages... M. Desjardins m'en fait faire de très beaux. Comme Henri Michaux. Dans son récit *Un barbare en Asie*, Michaux écrit: «Le Gange apparaît dans le brouillard du matin. Allons, qu'attendez-vous? Adorez-le [...]. Comment restez-vous ainsi droit et stupide comme un homme sans Dieu, ou comme un homme qui n'en a qu'un [...]» D'autres récits de voyages, par contre, m'ont un peu déçu. Je pense au *Retour du Tchad* d'André Gide, qui semble avoir été écrit avec la rigueur d'un trieur de clous.

Il y a des beaux voyages, mais il y en a aussi d'effroyables, comme celui de Primo Levi dans les camps nazis, voyage qu'il raconte avec une émotion surhumainement contenue dans *Si c'est un homme*. On pense que le fait d'écrire libère de vieux démons, mais le voyage de M. Levi s'est poursuivi, même après *Si c'est un homme*, pour le conduire au suicide.

Parfois, pour oublier notre colossale barbarie, je me sers d'un petit recueil de poèmes d'enfants. Il y en a un qui dit: «La neige est assise sur une chaise et elle lit le journal où saigne une cerise», et je trouve ça beau.

Dans les bibliothèques, comme dans la vie, j'adore errer, guidé par le hasard et les intuitions. Je feuillette des bouquins çà et là, sans but précis, et j'en ramène parfois des phrases superbes comme: «La lucidité absolue est incompatible avec la réalité des organes», de Cioran, ou celle-ci, une de mes préférées: «Gouvernez les empires comme si vous cuisiez un petit poisson», de Lao-Tseu, sans

oublier cette perle: «Quand la baloune pète, il est beaucoup trop tard», de Serge Laprade.

Je vois que l'espace commence à manquer et je n'ai pas encore parlé des bonheurs que m'a procurés Woody Allen. *Opus I et II* restera pour moi un chef-d'œuvre d'humour absurde, de même que *Destins tordus* (cette zoologiste qui assomme un collègue trop entreprenant avec un singe congelé!). Quelques nouvelles de *Destins tordus* nous montrent également un M. Allen plus grave, mais non moins étonnant.

Et je n'ai pas parlé des écrits de Fernand Seguin, de Lise Bissonnette, de Jean Barbe, des gens dont j'ai grandement besoin pour mettre de l'ordre dans mes idées (car le lobe qui gouverne mon intelligence analytique est un peu atrophié).

Un de mes souhaits les plus chers, pour l'avenir, est que mon copain Luc (oui, celui du voyage à Natashquan) mène à bien tous ses projets littéraires. C'est pas parce que c'est mon ami, mais quelle imagination, ce garçon! Il me fait peur. Il s'appelle Luc Archambault, mais ne cherchez pas, il n'a pas encore publié. Un de ses projets (je me permets de le dire parce que je sais que personne n'a le talent requis pour lui voler cette idée) n'est rien de moins qu'une adaptation théâtrale de *Moby Dick*.

Ah oui! Une fois, j'ai lu mes deux romans. Il y a des bouts que je défendrais jusqu'à la tombe, mais d'autres que je jetterais en pâture aux hyènes.

J'ai remarqué que l'une des conséquences de la publication est de renier au «créateur» ce droit fondamental qui est celui de l'autodestruction des œuvres. J'y pense avec attendrissement, parfois, quand je lis les autres.

Sylvain Trudel a publié deux romans: Le Souffle de l'Harmattan (1986) et Terre du roi Christian (1989).